

Québec français



Le premier lexique du français canadien

Ludmila Bovet

Number 104, Winter 1997

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/57696ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Bovet, L. (1997). Review of [Le premier lexique du français canadien]. *Québec français*, (104), 102–103.

Le premier lexique du français canadien

par Ludmila Bovet

La chronique précédente portait sur la *Néologie canadienne*, lexique élaboré en 1810 par le jeune journaliste Jacques Viger, plus tard maire de Montréal ; elle mentionnait également le travail lexicographique du père Potier, qui date du milieu du XVIII^e siècle. Ni Viger ni Potier n'ont publié leur manuscrit. Celui du père Potier, dont il sera question ici, est conservé à la Bibliothèque municipale de Montréal ; il s'agit d'un petit cahier relié en cuir de caribou noir qui porte le titre *Façons de parler proverbiales, triviales, figurées, etc. des Canadiens au XVIII^e siècle*. La Société du parler français au Canada a publié des extraits de ce cahier dans son *Bulletin*, de 1904 à 1906, ce qui a rendu le travail du père Potier accessible aux lettrés et aux chercheurs ; malheureusement, cette édition partielle contient un nombre élevé d'erreurs de transcription et certains passages considérés comme inconvenants ont été expurgés.

La première édition complète et commentée des notes du père Potier a été publiée récemment sous le titre *Le français des Canadiens à la veille de la Conquête. Témoignage du père Pierre-Philippe Potier, s.j.*¹. L'auteur en est Peter W. Halford, professeur au Département d'études françaises de l'Université de Windsor, en Ontario. La ville actuelle de Windsor est située à l'emplacement même où se trouvaient au XVIII^e siècle les terres des colons français et la mission des jésuites auprès des Hurons, face au fort du Détroit, poste de traite des fourrures fondé en 1701. La rivière du Détroit sort du lac Huron et coule jusqu'au lac Érié, en passant par le petit lac Sainte-Claire. La mission des pères jésuites se trouvait initialement sur l'île aux Bois-Blancs, à l'embouchure de la rivière, dans le lac Érié ; elle fut détruite au mois de mai 1747 par une faction hostile de Hurons et transférée alors, avec le village huron, en amont de la rivière, plus près

de la protection assurée par le fort. Le père Potier commença son ministère en 1744. Lorsqu'en 1767 fut fondée sur ces lieux la plus ancienne paroisse catholique de l'Ontario, celle de Notre-Dame-de-l'Assomption, Potier en devint le premier curé, et le resta jusqu'à sa mort en 1781.

L'oreille de « la bouche belgeque »

Cet homme à qui nous devons le premier lexique sur le parler des Canadiens est né dans la province du Hainaut, en Belgique, le 22 avril 1708. Il fit ses études en Belgique et dans le nord de la France, où il enseigna durant six ans. Ce n'est qu'en février 1743, à l'âge de 35 ans, qu'il prononça ses vœux perpétuels. En juin de la même année, il s'embarqua à La Rochelle et arriva à Québec le 1^{er} octobre... une traversée de presque trois mois et demi !

Les premières pages de son carnet contiennent des mots et des expressions qu'il a relevés dans des dictionnaires, notamment dans le *Dictionnaire français et latin* du père Joubert, paru en 1709. Il avait pris pour modèle cet auteur qui ne méprisait pas la langue des gens ordinaires et qui accordait droit de cité à « Toutes ces façons de parler populaires et triviales, quelque basses et rampantes qu'elles soient » parce qu'elles « ne laissent pas d'être Françaises ; et c'est là leur droit et leur titre pour être reçues dans un Recueil des termes de notre langue » (Cité à la p. 4 du livre de P. Halford).

Son intérêt pour la langue vient aussi du fait que, outre le français, il parle le dialecte picard ; il est donc sensible aux variantes linguistiques. Son français porte la marque régionale du nord de la France, ce que ne manquent pas de remarquer ses confrères jésuites du Canada, qui le surnomment « la bouche belgeque » ! Lui-même note les expressions qui le surprennent dans la bouche de ses confrères qui viennent, eux, du Périgord ou de l'Auvergne, entre autres.

C'est d'ailleurs là une des richesses du manuscrit : l'auteur note soigneusement la source orale de la majorité des mots et expressions qu'il relève et dont il donne une brève définition ; on peut donc savoir si la phrase a été prononcée par un autre jésuite, par un officier militaire, par un habitant ou par un employé de la mission (maçon, boulanger, engagé). La difficulté, c'est que Potier indiquait la source par une abréviation, consistant parfois en une seule lettre : P. ou R. ! Fort heureusement, grâce à la documentation relativement abondante qui existe sur la région du Détroit, la plupart de ces sources ont pu être identifiées et font l'objet d'une notice biographique aussi complète que possible, ce qui ajoute à la qualité de cette édition commentée.

À part les pères jésuites et un ou deux commandants militaires qui venaient de France, toutes les personnes que cite Potier étaient nées soit à Québec, soit à Montréal, soit encore à Sorel ou à Boucherville, et étaient venues s'établir au Détroit comme colons ou pour pratiquer le commerce des fourrures (les deux activités allaient souvent de pair) ; un petit nombre d'entre elles y étaient nées.

Après une vingtaine de termes notés durant la traversée, dix pages du carnet sont consacrées à des mots qui ont retenu l'attention de Potier à Québec et, surtout, à Lorette où il passe huit mois à la mission huronne pour y apprendre la langue ; ensuite, de Québec au Détroit, en passant par les postes militaires de Catarakoui et de Niagara, voyage qui commence le 26 juin et se termine le 25 septembre 1744. Trois mois pour un trajet qui s'effectue maintenant en une journée ! Les derniers relevés datent de 1758 ; ce sont donc quinze années et environ 2 000 termes qui témoignent de la langue parlée en Nouvelle-France. Potier a aussi laissé le manuscrit d'un vocabulaire huron-français². Il s'inscrit ainsi dans la tradition des missionnaires jésuites qui, dès le XVII^e siècle, ont établi des glossaires de la langue huronne pour en faciliter l'apprentissage à leurs confrères.

Le français malgré tout

Parle-t-on encore français dans le berceau de la francophonie ontarienne, c'est-à-dire à Windsor et dans les environs ? Comme le dit le linguiste André Lapierre, de l'Université d'Ottawa, c'est malheureusement dans cette région

que les « effectifs des francophones ontariens sont aujourd'hui les plus faibles et où le taux d'assimilation est le plus élevé³ ». Pourtant, à la fin du Régime français, une soixantaine de familles étaient établies sur la rive gauche de la rivière, en face du fort du Détroit qui était devenu anglais. Le caractère français de cette petite colonie commencera à changer seulement à partir de 1784, avec l'arrivée massive de Loyalistes, ces colons britanniques fuyant la guerre d'indépendance américaine parce qu'ils veulent rester fidèles à la couronne d'Angleterre. Dès avant la fin du XVIII^e siècle, les francophones ne représenteront plus que 2 % de la population. Cependant, ils forment des enclaves relativement isolées, dans des régions agricoles, ce qui facilite la préservation du français. De plus, dès le milieu du XIX^e siècle, arrivent de nouveaux colons francophones, en provenance du Québec où se produit un important phénomène d'émigration (vers la Nouvelle-Angleterre, notamment). Enfin, une dernière vague amènera des immigrants québécois, acadiens et franco-ontariens (du nord de la province) dans la ville de Windsor lorsque se développe l'industrie automobile au début du XX^e siècle.

Il serait intéressant de savoir quels mots et expressions relevés par Potier il y a deux cents ans sont encore utilisés par les francophones de la région de Windsor. Cette étude comparée n'a pas été faite, mais j'ai personnellement entendu là-bas, en parlant d'enfants qui se bataillent, l'expression *ça va revirer au jeu de chiens*, c'est-à-dire « ça va se gâter » ; Potier a noté en 1748 : *ces badineries tourment ordinairement en jeu de chien — on se fâche à la fin*.

Du reste, bien des mots que Potier a relevés soit à Québec et Lorette, soit au Détroit sont encore usuels aujourd'hui en français du Canada. Ce sont par exemple *picote*, *bordée de neige*, *poudre-rie*, *épinglette*, *casseau*, *garrocher*, *gruger*, *gratte*, *mouiller* (« pleuvoir »), *savane*, *solage*, *trâlée*, *tuque*, *vadrouille* et *c'est de valeur*.

Un vrai précurseur

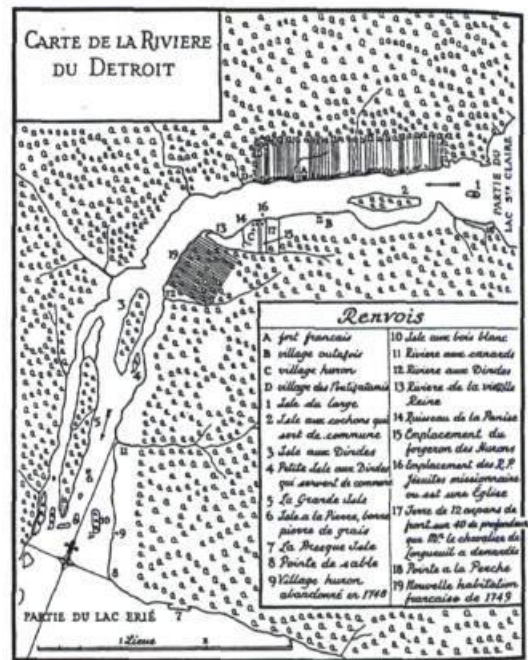
Une des richesses du manuscrit de Potier, c'est qu'il fournit la première attestation de plus d'une centaine de mots ; en effet, ces derniers figureront seulement plus tard dans les dictionnaires d'usage ou dans des documents écrits en France. Il représente donc un

apport important à l'histoire du vocabulaire français. Par exemple, le verbe *surgir* a été noté par Potier en 1744 et n'apparaîtra dans un dictionnaire qu'en 1808 ; *caffé de moca*, relevé à Lorette en 1743-1744, sera attesté en 1762 (depuis 1767 avec la graphie *moka*) ; *nocer* « faire bombance » : relevé également à Lorette, et attesté en 1836 ; *frimousse* : en 1743 à Lorette et attesté depuis 1814 ; *courailier* « courir d'une aventure galante à une autre » : en 1744 à Catarakoui, attesté dans ce sens depuis 1838 ; il est *Tânant* — *fatigue par ses discours* : à Catarakoui également, attesté depuis 1762. Un autre mot courant ici, *couette*, a été noté par Potier en 1747 au Détroit : *coite f. de sauvagesse — Sa queue de Cheveux*, et sera attesté au milieu du XIX^e siècle.

Jésuites, mais pas moins hommes...

En lisant le manuscrit du père Potier, on peut se faire une idée de la vie que l'on menait dans une mission au XVIII^e siècle, de ses difficultés mais aussi de ses petits plaisirs. Quelques traits caractéristiques des Amérindiens sont mis en évidence, et l'on peut aussi déceler la mentalité des Jésuites grâce aux tournures qui leur sont propres et qui constituent une sorte de « jargon de métier ». Ces termes et expressions — dont quelques-unes sont en latin — constituent un chapitre de l'édition commentée, intitulé *Jésuitismes*.

On comprend qu'en raison des conditions difficiles (isolement, inconfort, rudesse du climat) dans lesquelles les Jésuites pratiquaient leur ministère, manger et boire aient fait partie des petits plaisirs de leur vie. C'est ainsi que la *fondation du collège* signifiait dans leur jargon « l'huile ou le beurre qui sert aux fritures » (parenté de *fondre* et *fonder*) ; le *coup séraphique* est le « coup d'eau-de-vie que l'on prend après le café » ; un *supplément de curé usé*, c'est du fromage ; le *tambour du ventre*, c'est la cloche qui appelle à table. Il y a aussi les créations de verbes : *boudiner* « manger du boudin », *caffeter* « faire du café », ainsi que *theer* et *chocolater*. Le *bouillon de Bourdeaux*, c'est le vin. Il ne s'agit pas de confondre un *adieu de coquin* qui signifie



Carte de la Rivière du Détroit, par Chausssegros de Léry, fils, 1749. Archives du Ministère des Colonies, Paris. Extrait de : Lajeunesse, Ernest, C.S.B., *The Windsor Border Region*, The Champlain Society for the Government of Ontario, U. of Toronto Press, 1960.

« boire en partant » et une *séparation de vilain* qui veut dire « se quitter sans boire ». Si l'on a trop bu, on est à la voile (« ivre »).

Pour terminer, voici un exemple des expressions métaphoriques qui abondaient dans le parler des Amérindiens : *ma grand-mère*, c'est ainsi que les Outaouais appelaient l'eau-de-vie, et *caresser sa grand-mère* signifiait « boire de l'eau-de-vie ». Dans son voyage de Québec au Détroit, Potier a noté aussi cette phrase traduite d'une langue indigène : « Nous espérons que notre père aura les mamelles remplies de lait » et qui signifie : « Nous espérons qu'il nous donnera bien de l'eau-de-vie ». Pour les Amérindiens, le *lait des Français*, c'était l'eau-de-vie et l'*English milk*, c'était le rhum.

Notes

1. Publié par les Presses de l'Université d'Ottawa (Collection Amérique française, n° 2), 1994.
2. Aux archives de la Bibliothèque de la ville de Montréal.
3. « Bilan d'une survivance : le parler français du sud-ouest ontarien », dans *Zeitschrift der Gesellschaft für Kanada-Studien*, tome 6, publié par K. Jürgensen et H.-J. Niederehe, K. Wachholtz, Neumünster, 1984, p. 97-107.